

Un camping-car d'une taille assez considérable, aux plaques minéralogiques canadiennes, avançait à vive allure en direction du parc de la Mauricie. La route suivait une rivière tumultueuse qui serpentait entre les bois et les rochers. Les passagers du véhicule l'apercevaient entre la végétation qui bordait la route ou selon les virages qui s'en approchaient. Le chauffeur, un homme d'un âge mûr, à la barbe et aux cheveux poivre et sel, conduisait avec assurance cet important véhicule...

À la hauteur du village des Bûcherons, cet habile conducteur, Grand-Père car c'était lui, se dirigea vers le stationnement prévu pour les visiteurs et s'y arrêta. Aussitôt les portières s'ouvrirent, des voix aux accents du sud de la France se firent entendre tandis que plusieurs enfants sautaient à terre dans un tumultueux désordre.

— Vincent ! appela une fillette aux cheveux blonds, attachés en deux couettes rigolotes, qui virevoltaient à chacun de ses mouvements, est-ce que tu as pris le guide avec toi ?

— T'inquiète pas, Zoé, je l'ai pris, répondit son frère, un jeune garçon d'une douzaine d'années, en relevant d'un geste machinal la mèche brune qui lui barrait le front, tout en brandissant à bout de bras le précieux livre.

Les trois autres enfants, Benjamin, Thomas et Catherine, cousins des deux précédents, s'éparpillaient déjà aux alentours pour essayer d'apercevoir, au-delà de la clôture en rondins de bois qui l'entourait, le fameux village des Bûcherons, tandis que Grand-Mère et Grand-Père descendaient à leur tour et rejoignaient leurs petits enfants.

Grand-Mère et Grand-Père étaient vraiment heureux d'avoir emmené tout leur petit monde à la découverte de

ce magnifique pays. Ils avaient hâte de le découvrir et de visiter le plus de choses possibles durant leur séjour canadien. Ils étaient arrivés depuis deux jours à peine, mais déjà les gens, la nature tout leur paraissait agréable, gai et accueillant dans cette province du Québec, première province de cet étonnant Canada, où ils avaient atterri et posé le pied.

Benjamin du haut de ses quatorze ans avait analysé, avec une grande justesse, leur agréable sensation à tous :

— Ici, au Québec, c'est formidable tout le monde parle français ! Cela risque de ne pas être aussi facile lorsque nous visiterons les provinces anglophones.

— Mais ce sera parfait au contraire, s'exclama Grand-Mère, cela vous fera réviser votre anglais, qui n'est pas particulièrement... au top, non ?

Certes, Benjamin avait un peu raison, même si, ici, le français, était parlé avec une étonnante intonation fortement accentuée. Chose tout à fait relative puisque, leur souligna Grand-Père, les québécois et tous les canadiens francophones avec eux, peuvent dire de leur côté que c'est plutôt nous qui avons un terrible accent ! ! Bien vu ! Certaines expressions typiquement québécoises, employaient des mots français datant de l'arrivée des français au 17<sup>ème</sup> siècle ou encore faites d'une traduction littérale de l'anglais en français, ce qui rendait même par moment le discours parfaitement incompréhensible, pour des petits français à l'accent chantant de Marseille.

— N'oublions pas que les français qui ont traversé l'Atlantique dans ces années-là pour venir tout d'abord explorer ces terres de l'Amérique du Nord ont emporté avec eux leur langue et leur accent, expliqua Grand-Mère, mais au cours de tous ces siècles la langue a évolué à la fois ici et à la fois chez nous C'est donc la même des deux côtés de l'Océan tout en étant à la fois une autre et chacun est surpris de s'entendre parler, aucune n'a de prédominance sur l'autre...

— Qu'est-ce que cela veut dire prédominance ? interrompit Catherine

— Eh bien, répondit Benjamin, c'est qu'aucune n'est meilleure que l'autre, aucune ne peut donner de leçon à l'autre car chacune a son caractère et ses particularités propres qu'elle a développés au fil des années...

— Mais surtout, conclut Grand-Père avec ce sourire heureux qui lui plissait les yeux de bonheur, celle de ce côté-ci de l'Atlantique a pour nous un charme fou.

Grand-Mère, vêtue d'un pantalon en jean bleu délavé et d'un tee-shirt marine avait posé sur ses courts cheveux blonds un bob au même bleu délavé assorti à son corsaire qui faisait ressortir ses yeux clairs. Zoé et Thomas, tous deux blonds aux mêmes regards clairs. étaient ceux de ses petits-enfants qui lui ressemblaient le plus ils avaient tous les deux dix ans et tout le monde les prenait d'ailleurs pour frère et sœur tellement leur ressemblance était frappante... Grand-Mère farfouilla dans son sac pour en retirer les quelques dollars canadiens nécessaires pour payer l'entrée du musée de plein air. Avant leur départ Grand-Père avait changé des euros en dollars canadiens et les enfants avaient ainsi appris à convertir ces différentes monnaies.

Ce n'était pas vraiment difficile, juste quelques repères à prendre et quelques opérations simples à effectuer. A la fin de leurs vacances ils seraient tous peut-être devenus très forts en calcul de dollars canadiens, enfin disons qu'ils l'espéraient !

Thomas admirait énormément sa cousine Zoé et il était toujours prêt à la suivre dans les aventures les plus étonnantes sans jamais se poser de questions, si nous nous référons aux aventures précédentes comme dans « Panique tropicale » ou encore « Effroi en Côte d'Ivoire » dans lesquelles les situations comme nous nous le rappelons fort bien, furent terriblement épiques, et même, on peut le dire sans exagérer, terriblement dangereuses et éprouvantes...

Catherine était une très jolie petite brunette de seulement neuf ans. elle portait un short rouge et un ti-shirt de la même couleur, souligné de silhouettes marines, des nu-pieds, rouges également, complétaient sa tenue.

D'un caractère calme et tranquille, elle appréhendait sans cesse les nouvelles et perpétuelles inventions de leur cousine Zoé, qui les entraînait toujours dans les situations les plus folles et même les plus périlleuses quelquefois. Catherine faisait alors toujours preuve d'une grande vaillance car elle suivait les plus grands sans jamais se plaindre mais avec cependant une terrible angoisse qui lui faisait, la plupart du temps, se cramponner à la main de son frère aîné Benjamin... Ce dernier était très raisonnable pour ses quatorze ans, il essayait sans cesse – et sans succès il est vrai ! – de tempérer le caractère excessif et enthousiaste de leur cousine Zoé autant qu'il le pouvait, bien aidé en cela par Vincent l

C'était donc cette charmante petite bande ; bien connue des lecteurs, qui à la suite de Grand-Mère, entra dans le village des Bûcherons, tandis que Grand-Père suivait tranquillement un peu en arrière observant comme à son habitude, tous les environs, la nature et l'emplacement général.

Une vingtaine de maisons en bois étaient réparties sur ce grand terrain. Chacune de ces maisons racontait l'histoire véridique des rudes conditions de vie des « draveurs » mot francisé tiré du verbe anglais to drive : conduire. Tiens, voilà un parfait exemple d'une de ces traductions mot à mot que nous évoquions précédemment

Ces hommes, aguerris et courageux dirigeaient, guidaient tous les troncs d'arbres une fois abattus, puis déposés dans la rivière, pour qu'ils suivent correctement le courant afin d'arriver à destination par ce moyen de transport totalement naturel. Ils se tenaient debout en équilibre sur les troncs, risquant à chaque mouvement de basculer dans les eaux tumultueuses et glacées du fleuve, tout en se

faisant abondamment éclabousser dans les énormes efforts qu'ils devaient fournir pour empêcher tous les troncs de s'entasser et de s'agglomérer les uns les autres, au lieu de descendre au fil du courant.

Ces pionniers ont permis à la région de devenir, capitale mondiale du papier, grâce au bois, au tout début du 20<sup>ème</sup> siècle. Leur histoire était donc retracée dans toutes ces petites maisons, simples cabanes de rondins de bois, taillées grossièrement à la hache, dans lesquelles on l'imagine fort bien, leur vie devait se dérouler sans aucun confort.

Un extraordinaire poêle à bois, énorme, réchauffait ces draveurs lorsqu'ils rentraient de la rivière, trempés jusqu'aux os, avec des vêtements complètement inadaptés, c'est à dire non imperméabilisés comme on les fait de nos jours dans des matières à la fois chaudes et légères, mais faits de tissus grossiers difficiles à faire sécher, de même pour leurs rudes chaussures en gros cuir. Ils faisaient sécher toutes leurs affaires mouillées sur des fils tendus au plafond ce qui faisait penser à une salle des pendus comme l'on peut encore en voir dans les anciennes mines de charbon en France. Aujourd'hui il y a encore de nombreuses pulperies (nom qui vient de pulpe du bois) où l'on travaille toujours le bois pour en faire de la pâte à papier. Les enfants furent très intéressés en visitant chacune de ces petites maisons, la cookerie (cuisine) la forge, la tour des garde-feu, le moulin à scie, ainsi que celles qui servaient plus particulièrement de chambre à tous ces hommes. Au fur et à mesure que l'on avançait dans cet ancien village, le visiteur était ramené à cette époque là, terriblement impressionné car la présence de la vie de tous ces draveurs était palpable.

Entre Grand-Piles et Saint Roch de Mékinac la route permet de jolis points de vue sur cette fameuse et puissante rivière de Saint Maurice, tandis qu'on se dirigeait vers le lac Saint Jean, dont Geneviève, la cousine canadienne de

Grand-Mère, leur avait beaucoup parlé puisqu'elle avait vécu une grande partie de sa vie dans la ville d'Alma, située sur le pourtour de ce lac. Tous étaient impatients de passer embrasser Geneviève qui les attendait à Port au Persil, un adorable village niché sur la rive gauche du Saint Laurent. C'est vers la fin de la journée que le camping-car arriva en vue du lac.

Vincent, ayant le guide ouvert devant lui, put facilement expliquer de quelle façon ce lac avait été formé par la fonte des glaciers, il y a plus de 10000 ans, cependant celui qu'ils avaient actuellement devant les yeux, ne représentait qu'une toute petite partie du lac d'origine. Il recevait encore les affluents de plusieurs rivières, mais ne se déversait pourtant que dans une seule, le Saguenay, qui allait lui-même finir dans le majestueux Saint Laurent. Les premiers habitants de la région, les tribus Montagnais, l'avaient appelé « lac plat » Plus tard, en 1647, au moment où les français avaient fondé la Nouvelle France et découvraient la région, un Jésuite français, Jean Dequen, explora ses rives, puis l'important commerce des pelleteries (fourrures) entre les Amérindiens et les Français qui avait commencé à Tadoussac, au bord même du Saint Laurent, gagna les rives du lac, à l'embouchure de la rivière Métabétchouane, où se trouve aujourd'hui la ville de Desbiens. Entre temps, en référence à Jean Dequen, le lac avait pris le nom de lac Saint Jean. Benjamin poursuivit, à son tour, la lecture des différentes informations sur cette région du Saguenay. : C'est vers le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle qu'on vit l'installation de centrales hydroélectriques ainsi qu'une grande usine d'aluminium à Alma ce qui contribua au développement de toute cette région.

— Ah, mais Desbiens, n'est-ce pas par là que nous devons aller visiter le trou de la fée ? demanda Catherine qui se souvenait fort bien de tout ce qu'ils avaient préparé pour leur voyage, avant de partir pour le nord américain. En effet, de nombreuses soirées avaient été passées le nez

plongé dans plusieurs guides, à lire et se documenter avec une réelle passion sur la vie et les mœurs de ce pays. Des visages rieurs et enthousiasmés, penchés sur les cartes routières des différentes provinces canadiennes, avaient tracé des itinéraires selon les choses intéressantes à découvrir ou les villes à visiter. Chacun avait eu le droit de choisir ce qui l'intéressait le plus, et le trou de la fée était ce que Catherine avait eu envie de découvrir...

— Oui, parfaitement, c'est bien à côté de Desbiens, répondit Grand-Mère, mais c'est aussi là qu'on peut observer la pêche à la ouananiche, (saumon d'eau douce) et avoir en même temps une superbe vue sur le lac. Est-ce que vous savez comment on surnomme les habitants du bord du lac ? interrogea Grand-Mère en souriant.

Zoé qui avait la tête plongée dans le guide s'écria la première : Oui, « les bleuets » car il y en a des quantités autour du lac et on les ramasse en abondance.

— Il y a même un parcours à vélo appelé la route des bleuets, compléta Vincent

— Quel joli nom « route des bleuets », cela donne envie d'aller y pédaler, s'exclama Catherine

— N'oublions pas le granit, rajouta Grand-Père. Il y en a beaucoup dans cette région avec lequel ont été édifiées de nombreuses églises, des églises fort belles car cette roche prend une légère teinte rose, leur expliqua-t-il tout en remontant dans le véhicule et en invitant ses passagers à le suivre.

— Allez, mes trésors, dit Grand-Mère très enthousiasmée, en route pour ce fameux trou de la fée.

Les enfants étaient très impatients d'aller explorer cette grotte, attirés comme Catherine par sa fort curieuse histoire... Il paraît que pendant la deuxième guerre mondiale des soldats s'y seraient réfugiés, et ils auraient été sauvés par la fée de la grotte. Était-ce réellement une fée comme cette jolie histoire nous le raconte, ou était-ce simplement une jeune femme compatissante, qui apportait régulière-

ment des vivres, à ces hommes cachés là ? Après avoir mis leurs chaussures de marche, les passagers du camping-car suivirent un moment la rivière Metabetchouane, ce qui leur permit d'admirer son cours terriblement tumultueux et assourdissant. La rivière se frayait un passage le long de la montagne., entre d'énormes roches. Là, tout en haut, le site de la grotte lui-même, qu'on ne pouvait apercevoir à l'œil nu, était signalé par un grand panneau blanc. Il fallut passer sur l'autre rive en traversant la rivière sur un ancien barrage. Au-dessus même des flots, c'était un vacarme incroyable et les enfants avaient un peu de mal à entendre Grand-Père expliquer, qu'il devait y avoir des roches ferrugineuses pour que les eaux, et même l'écume, soient si foncées, et même, tout à fait marrons ou brunâtres par endroit. De l'autre côté du barrage un escalier de bois assez rudimentaire, permettait d'escalader la face de la montagne sans trop d'efforts, mais surtout en toute sécurité, étant donné l'important dénivelé de l'endroit. Plus on montait plus la vue sur la Metabetchouane était magnifique, mais en même temps c'était terriblement impressionnant... Grand-Père et Grand-Mère qui, il faut bien le dire, escaladaient avec moins de rapidité que tous leurs petits trésors, tentaient de les garder près d'eux pour éviter tout accident. L'escalier fit place à un minuscule sentier qui s'éloignait toujours plus haut, entre les arbres et la végétation de cette montagne. La pente était de plus en plus raide et difficile par endroit. Après un arrêt ou deux afin non seulement d'admirer la rivière en dessous d'eux, mais surtout de récupérer un peu de souffle, notre petite troupe arriva enfin au dernier virage et se trouva devant l'entrée de cette fameuse grotte.

Un étroit belvédère permettait d'avoir une vue tout à fait saisissante sur la rivière à plus de 70 mètres au-dessous d'eux ! Deux jeunes guides les accueillirent, les équipèrent de casque et en route pour la descente dans les entrailles de la terre. Une descente à pic entre des rocs

entassés les uns sur les autres, et des passages étroits, sous lesquels il fallait se baisser pour pouvoir se faufiler, tout en essayant de ne pas se cogner la tête, d'où l'efficacité du port du casque ! Été comme hiver la température de la grotte restait égale à 13°. Cela permettait de comprendre, pourquoi les gens qui s'y étaient cachés, avaient pu survivre en plein cœur d'un hiver canadien. La descente de 38 mètres se révéla relativement sportive dans ces étroits défilés de roches. Tout le petit groupe avançait les uns derrière les autres en suivant la jeune guide et en écoutant ses explications fort instructives. Elle ne manqua pas de leur raconter, bien entendu, l'histoire de la fée de la grotte. A cette époque là le pont sur la Metabetchouane n'existait pas, ni l'escalier facilitant la montée et encore moins le sentier balisé, permettant cet accès jusqu'à cette partie haute de la montagne, jusqu'à la grotte qu'on ne pouvait absolument pas apercevoir d'en bas. Alors ? Comment ces gens la connaissaient-ils ? Comment avaient-ils eu l'idée de s'en servir de cachette ? Mais également de quelle manière la jeune femme arrivait-elle jusqu'à eux pour leur apporter les vivres nécessaires ?

— Peut-être par le haut de la montagne ? proposa Catherine très intéressée par ce récit véridique et terriblement surprenant, depuis ce lieu où tout cela s'était passé.

— Cela se serait révélé encore plus ardu que par la rivière, il aurait fallu descendre en rappel, car le dénivelé y est très important de là-haut, expliqua la jeune guide en rajustant son casque. Le mystère restait entier depuis tant et tant d'années, personne ne l'avait élucidé, bien que mille questions avaient été posées et mille réponses avancées.

En tous les cas cette température constante toute l'année, avait permis non seulement à ces quelques hommes de survivre, mais en plus avait fourni un habitat idéal à des chauve-souris, dont quelques spécimens étaient élevés à présent dans les bâtiments à l'accueil, c'étaient les

plus petites chauves-souris en captivité au monde. Bien sûr on ne repartirait pas sans aller les observer dans une lumière rouge tamisée qui leur permettait de vivre dans une quasi obscurité, mais qui conférait un air étrange à la pièce, dans laquelle elles vivaient, et se reproduisaient confortablement installées. Pour l'instant le petit groupe suivait la jeune guide à travers cet étroit goulot, et cet environnement pesant de roches au-dessus de leurs têtes, s'enfonçant toujours plus bas sous terre...

A un moment, Vincent se retourna, Zoé qui normalement le suivait n'était plus derrière lui. Inquiet il fit quelques pas en arrière, espérant apercevoir sa sœur dans ce dédale de roches entassées. Soudain après avoir enjambé un gros rocher, il l'aperçut dans la pénombre juste à temps, avant de lui marcher dessus. La fillette était allongée à plat ventre sur le sol. Que faisait-elle ? Qu'avait-elle encore inventé ? Sans relever la tête elle lui dit dans un murmure :

— Chut ! Ne fais pas de bruit, puis après un silence elle ajouta en faisant un signe de la main : Viens voir !

A son tour Vincent s'aplatit sur le sol humide de la grotte, et là, dans une mince faille située en dessous d'un gros bloc, il lui sembla apercevoir un faible rayon de lumière.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à Zoé

— Il y a des gens là-dessous et je t'assure qu'ils sont bizarres d'après ce que j'ai entendu, répondit Zoé à mi-voix en se relevant et en secouant son short et son t-shirt maculés de boue.

— Qu'est-ce que tu as entendu ? demanda Vincent, soudain attentif et intéressé, en se relevant à son tour

— Rejoignons vite les autres et je t'expliquerai tout, reprit Zoé en se dirigeant d'un pas souple et léger, en agitant ses couettes blondes, dans l'étroit couloir de roches, aussi rapidement que le sol encombré de rochers et de dé-